



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome V, *Avril 1840 – décembre 1842*, SAND (George), p. 857-897

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2888-3.p.0897](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2888-3.p.0897)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDEX DES CORRESPONDANTS¹

AGOULT (*Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'*). — 2035, 2037, 2044, 2045, 2054, 2072.

Cf. notice, t. III, p. 857.

AJASSON de GRANDSAGNE (*François-Claude, dit Jules*). — 2115, 2121, 2173, 2252, 2262^D, 2283^D, 2304^D, 2354.

Né à La Châtre le 5 prairial an VII (24 mai 1799), fils du comte François Ajasson de Grandsagne et de Marie Aumeur, François-Claude, dit Jules, frère de Stéphane qui a été l'amant de George Sand (voir notice, t. I, p. 997), a mené une vie assez pleine d'incidents. Il semble n'avoir jamais eu de situation très définie. Ses relations avec George Sand le montrent réduit aux expédients lorsqu'elle le prend pour premier locataire de sa maison de la rue de la Harpe, rusé, procéder pendant sa gérance à laquelle George Sand met vite un terme. Il épousa sur le tard, après lui avoir fait plusieurs enfants, Marie-Adèle Cognon. En 1845, après une rixe à Vierzon où il blesse un homme d'un coup de couteau, il est condamné par la Cour de Bourges à la prison et à l'amende. Il mourra à La Châtre le 25 novembre 1866.

AJASSON de GRANDSAGNE (*Henry*). — 2355^D.

Oncle de Stéphane et de Jules, c'est probablement lui qui sert de caution à ce dernier lorsqu'il devient locataire principal de George Sand. Mais la famille est nombreuse, et il n'est pas facile d'en distinguer les membres. Henry, titré comte de Grandsagne, vota en Haute-Marche en 1789 et mourut sans alliance (d'après Woelmont de Brumagne, *Notices*, t. II, p. 11).

ALLART (*Hortense*). — 2147, 2171.

Cf. notice, t. II, p. 909.

1. Les numéros renvoient aux lettres et non aux pages.

ARAGO (François-Victor-Emmanuel). — 2028, 2474^D, 2502.

Cf. notice, t. III, p. 860.

BALZAC (Honoré de). — 2038, 2107, 2410, 2432, 2489.

Cf. notice t. I, p. 998.

BASCANS (Bertrand-Auguste-Ferdinand). — 2223, 2307, 2327, 2421.

Né à Toulouse le 18 nivôse an 9 (8 janvier 1801), fils de Jean-Raymond et de Joséphine Émilie Roussillon, Ferdinand Bascans a d'abord été journaliste. Gérant d'une feuille d'opinions très avancées, dirigée par son compatriote Germain Sarrut, (*la Tribune des départements*, journal politique, commercial et littéraire) il eut de nombreux duels, soixante-cinq saisies et autant de procès, trente-deux mois de prison, trois accusations capitales devant le conseil de guerre. Aussi, lorsque le journal mourut en mai 1835 après six ans d'une existence agitée et ruineuse, Bascans, qui n'avait pas été souvent payé, renonça au journalisme. Il épouse le 2 janvier 1838, Mlle Lagut, institutrice, et devient professeur de littérature et d'histoire au pensionnat que celle-ci ouvrira à Chaillot. C'est là qu'il fut en relations avec George Sand.

Il a traduit avec Louis Viardot un ouvrage du comte de Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne de 1808-1814* (Paris, 1835-1838, 5 vol. in-8°).

En 1848, il sera premier adjoint au maire du 1^{er} arrondissement. Il est mort à Neuilly le 31 décembre 1861.

Voir la *Biographie des hommes du jour* par Sarrut et Saint-Edme, t. I, pp. 318-320 (avec portrait); Georges d'Heylli, *La fille de George Sand*, Paris, 1900.

BASCANS (Sophie-Victoire Lagut, Mme Ferdinand). — 2232, 2273, 2349, 2373, 2447, 2538.

Sophie-Victoire Lagut, née le 14 février 1801 à Dôle (Jura), fille de Nicolas et de Pauline Arbey; obtient le 22 mars 1832 le diplôme de maîtresse d'école secondaire, et le 28 novembre 1838 l'autorisation d'ouvrir et diriger une pension de jeunes demoiselles (*Arch. Seine*, Établissements privés, carton 11). Les renseignements fournis par Georges d'Heylli (gendre des Bascans, pourtant) ne paraissent donc pas exacts lorsqu'il affirme que Bascans entra en 1835 comme professeur au pensionnat dirigé par Mlle Lagut, puisque celle-ci n'était pas encore auto-

risée, et que l'acte de mariage la dit institutrice et non directrice. Ce pensionnat était à Chaillot, 70, Grande Rue; il fut transféré, en 1857, 108, avenue de Roule à Neuilly.

La fille de Marceline-Desbordes-Valmore, Ondine, fut de 1844 à 1848 institutrice dans le pensionnat de la rue de Chaillot. Sainte-Beuve, qui fréquentait chez les Bascans, l'y remarqua, et forma des projets de mariage que son irrésolution fit échouer.

Mme Bascans mourut le 22 janvier 1878 à Neuilly-sur-Seine. Voir Georges d'Heylli, *la Fille de George Sand*, Paris, 1900; *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. VI, p. 557; Hippolyte Maze, *Mme Bascans*.

BOCAGE (Pierre-François Touzé, dit). — 2479.

Cf. notice t. IV, p. 891.

BONNAIRE (Pierre-Félix, baron). — 2080, 2167, 2172, 2180, 2181, 2200, 2233, 2236, 2263^D, 2527.

Cf. notice, t. II, p. 912, et t. IV, p. 892.

BOUCOIRAN (Jules). — 2216, 2230, 2305, 2338, 2431.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOURGOING (Rose-Jeanne-Marie Petit, dite Rozanne, Mme Joseph). — 2342, 2370, 2533.

Cf. notice, t. III, p. 864.

BRAULT (Marie-Edme-Adélaïde, dite Adèle Philbert, Mme Joseph). — 2544.

Cf. notice, t. IV, p. 893.

BULOZ (François). — 2024, 2029, 2039, 2042, 2043, 2049, 2051, 2062, 2063, 2085^D, 2097, 2099, 2109, 2120, 2206, 2211, 2222, 2225, 2260, 2279, 2290^D, 2291, 2293, 2298, 2301, 2309, 2313, 2320^{bisD}, 2330.

Cf. notice, t. II, p. 913.

CALAMATTA (Luigi). — 2025, 2060, 2076.

Cf. notice, t. III, p. 865.

CANONGE (Jules). — 2464.

Né à Nîmes le 17 mars 1812, Jules Canonge a fait la connais-

sance de George Sand, lorsque celle-ci a traversé Nîmes en 1838, en route pour Majorque. Il a publié plusieurs recueils de poésies et de nouvelles : *le Tasse à Sorrente* (1839), *les Premiers solitaires* (1841), *Izane* (1849), *Arles-en-France* (1850), *L'aria* (1855). Il a collaboré à des revues et recueils de province, mais n'a pas obtenu la consécration parisienne, bien qu'il ait reçu des illustrations de la littérature et de l'art, des lettres qu'il avait adroitement provoquées, et qu'il publia, comme fiche de consolation, dans un petit volume : *Lettres choisies dans une correspondance de poète* (Paris, Jules Tardieu, 1867). On y trouve les signatures de Lamartine, Chateaubriand, Béranger, Silvio Pellico, George Sand, Liszt, Ingres, etc., etc... Il venait souvent à Paris et ne négligeait pas les visites flatteuses (pour le visiteur). Dans la bibliothèque de George Sand, on trouve trois de ses ouvrages (lots 684 et 1016).

Il est mort le 14 mars 1870.

Voir notice par Irénée Ginoux, Nîmes, Typ. Clavel-Ballivet, 1873.

CAP (Paul-Antoine Gratacap, dit). — 2513.

Né à Mâcon le 2 avril 1788, il obtint le diplôme de pharmacien à Paris en 1811, et exerça à Lyon jusqu'en 1829, date à laquelle il acquiert la pharmacie du père de Gustave Plancherue de la Chaussée d'Antin à Paris. Il devient président de la société de pharmacie, abandonne l'officine en 1840 et se livre à des travaux scientifiques. Il a publié de nombreux ouvrages, pour la plupart des traités relatifs à sa profession; a procuré des éditions d'œuvres de Bernard Palissy et de Sénécé; on lui doit encore des *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences* (1857).

Il est mort à Paris le 12 novembre 1877.

Voir Jeandet, *P. A. Cap* (1868); *Dictionnaire de biographie française*, t. VII.

CAUVILÈRE (André-François-Léger). — 2300¹⁾.

Cf. notice, t. IV, p. 895.

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin). — 2415.

Né à Paris le 18 mars 1818, Augustin Challamel fut d'abord avocat (reçu en août 1838), puis quitta le droit pour la littérature, tout en devenant sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il écrivit dans de nombreux journaux et

revues, dont la *France littéraire*, sous son nom ou sous le pseudonyme de Jules Robert. Il a publié, outre plusieurs albums, *Histoire-musée de la République française*, *Histoire populaire de la France*, *Histoire anecdotique de la Fronde*, *les Français sous la Révolution*, *Un été en Espagne*. Trois fois il fut élu président de la société des Gens de Lettres.

Son frère, Pierre-Joseph Challamel, avec lequel il ne faut pas le confondre, était artiste-peintre, graveur et éditeur (1813-1892).

Augustin est mort à Paris le 19 octobre 1894.

Plusieurs de ses ouvrages étaient dans la bibliothèque de George Sand (n^{os} 142, 143, 517, et lot 1047.)

Voir Th. Cahu, *Notice* (avec bibliographie), Typ. Firmin-Didot, 1894; et *Dictionnaire de Biographie française* (tome VIII).

CHARPENTIER (*Gervais-Hélène*). — 2226, 2237.

Cf. notice, t. III, p. 868.

CHATIRON (*Hippolyte*). — 2064, 2074, 2077, 2083, 2086, 2087, 2088, 2102, 2105, 2146, 2174, 2193, 2205, 2207, 2218, 2231, 2346, 2352, 2364, 2371, 2397, 2403, 2413, 2428, 2437, 2518, 2519, 2521, 2529.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHODZKO (*Alexandre-Borejko*). — 2535^D.

Polonais, né à Krzywicz le 10 août 1804, orientaliste, professeur au Collège de France (chaire des langues orientales), Alexandre Chodzko était particulièrement spécialisé dans l'étude du persan. Il a publié, en anglais, *Specimens of the popular poetry of Persia*, d'où George Sand a tiré les *Aventures de Kourroglou*; en français, une *Grammaire persane*, le *Théâtre perse*, etc.

Deux autres membres de cette famille, Léonard et Ignace, ont publié vers la même époque des travaux d'histoire sur la Pologne, la Lithuanie. George Sand a été également en relations avec Léonard et avec sa femme.

Alexandre Chodzko est mort à Juvisy le 20 décembre 1891.

CHOPIN (*Frédéric-François*). — 2090, 2118.

Cf. notice, t. IV, p. 898.

CLAYE (*Jules-Alexandre-Saturnin*). — 2119.

Jules Claye, né à Paris le 11 mai 1806, entré de bonne heure

dans l'imprimerie Didot, a été prote chez Henry Fournier qui a imprimé quelques ouvrages de G. S. (*le Secrétaire intime, le Compagnon du Tour de France*). Il est possible que la romancière ait fait sa connaissance à cette occasion. Claye succédera à Henry Fournier.

Breveté imprimeur le 20 juin 1846 et libraire le 29 août 1854, il avait son imprimerie 7, rue Saint-Benoît. De 1851 à 1869, son atelier est celui d'où sortiront le plus grand nombre d'ouvrages de George Sand. Il imprimait aussi la *Revue des Deux Mondes*.

Très expert et renommé dans sa partie, il avait le premier réussi l'impression des gravures sur bois au moyen de la presse mécanique.

Jules Claye mourra le 5 juillet 1886.

Voir : *Dictionnaire de biographie française*, t. IX; *Polybiblion*, septembre 1886, p. 272.

COLET (Louise Revoil, Mme Hippolyte). — 2348, 2353.

La belle Madame Colet, qui a beaucoup défrayé la chronique pendant trente ans et plus, était née à Aix-en-Provence le 15 septembre 1810 (selon le registre des naissances, mais une copie d'acte donne 15 août). Elle épousa vers 1835 un compositeur et musicographe, Hippolyte Colet (1809-1851) qu'elle trompa sans retenue. De sens exigeants, mais ne manquant pas non plus de sens pratique, elle sut se faire des protecteurs puissants (Victor Cousin, Villemain). Aussi ne faut-il pas s'étonner si elle remporta quatre fois le prix de poésie de l'Institut, beau record. Elle a beaucoup écrit, des poèmes, des nouvelles, des romans, des essais dramatiques, des traductions, des récits de voyage (*Promenade en Hollande, l'Italie des Italiens*, etc.), le tout sans génie.

Elle a été la maîtresse de Musset vicilli et déchu, de Flaubert jeune, et a tiré de ces aventures un roman à clef où sont rapportées les confidences que lui a faites Musset sur George. Cet ouvrage est à joindre à toute la série des *Elle et Lui, Lui et Elle*, etc... et, malintentionné, mais en certains points véridique, il n'est pas sans importance pour la biographie de George Sand.

A des avances répétées, cette dernière a toujours répondu avec beaucoup de froideur; la correspondance en témoigne.

Louise Colet mourra le 8 mars 1876 à Paris.

Voir : *Polybiblion*, avril 1876, p. 366; Joseph-F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, New-Haven, 1837.

COMBES (Jean-Alexandre-Edmond). — 2343.

Cf. notice, t. IV, p. 899.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS :

M. ***, écrivain débutant. — 2027.

M. ***, — d^o — . — 2130.

M. ***, — d^o — . — 2362.

M. ***, solliciteur. — 2157.

M. ***, directeur de journal. — 2444.

M. ***, . . — 2170.

M. ***, . . — 2392 *bis*.

M. ***, . . — 2398.

M. ***, . . — 2545.

CROMBACH (Claudine-Augustine Crombak, dite Louise). — 2548.

Originaire de Lons-le-Saunier, où elle était née le 24 décembre 1815, elle y fut d'abord couturière. Venue à Paris en 1837 avec la famille d'un préfet (Heim, probablement), elle se mit à écrire. Un de ses ouvrages, *le Jeune libéré* (1839) lui valut en 1840 le prix Montyon. Mme Tastu, Marceline Desbordes-Valmore, George Sand, Mme Marliani s'intéressèrent à elle. D'après Lamennais, qui ne l'aimait guère, elle était mère d'un enfant naturel, né vers 1838, dont nous n'avons pas retrouvé la trace.

Devenue en 1842 inspectrice intérimaire de la prison Saint-Lazare, elle commit par bonté d'âme une grave faute professionnelle, se laissant duper par une fille Caylus, complice d'un escroc, et favorisant son évasion, ce qui lui valut en juin 1845, une condamnation à deux ans d'emprisonnement (le jugement paraît avoir été cassé ensuite).

Elle continua cependant à publier des livres moraux dans une collection édifiante intitulée « Les petits livres de M. le Curé ». On ne sait trop ce qu'elle devint ensuite; nous n'avons pas retrouvé la date de son décès dans les notices qui lui ont été consacrées (Alfred Dantès, *la Franche-Comté littéraire, scientifique, artistique*, Paris, 1879; Michel Salomon, *Revue de Paris*, 15 octobre 1906, pp. 855-856; Émile Fourquet, *Hommes célèbres et personnalités marquantes de Franche-Comté*, Besançon, 1929). Voir aussi *Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, Paris 1886, p. 342.

CURMER (Henri-Léon). — 2212.

Un des plus célèbres imprimeurs du XIX^e siècle, Curmer, qui était né à Paris le 18 décembre 1801, obtint, après avoir fait des études de notariat, son brevet d'imprimeur le 14 décembre 1837. De très grands livres illustrés, justement recherchés des bibliophiles, sont sortis de ses presses : *Paul et Virginie*, *les Saints-Évangiles*, *les Français peints par eux-mêmes*, *les Anglais peints par eux-mêmes*, *le Livre d'Heures de la Reine Anne de Bretagne*, *le Livre d'Heures d'Étienne Chevalier*, etc...

Il eut des moments difficiles, frôlant la déconfiture en 1844, déclaré en faillite le 8 septembre 1845, mais il obtint son concordat et réussit à se relever.

Il est mort à Passy le 29 janvier 1870.

Voir *Polybiblion*, janvier 1870, p. 43 ; la chronique du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, 5 février 1870, p. 21.

CUSTINE (Astolphe-Louis-Léonor, marquis de). — 2078.

Ses mœurs hétérodoxes l'ont rendu plus célèbre que des œuvres littéraires (en d'autres temps, elles en auraient peut-être assuré le succès). Il est né à Niderwiller (Meurthe) le 18 mars 1790 d'Armand de Custine et de Delphine de Sabran. Son grand-père et son père montés sur l'échafaud l'un après l'autre, il sera élevé par sa mère, la délicieuse et légère Delphine, qu'aima Chateaubriand.

Grand voyageur, bon observateur, intelligent et lettré, pourvu d'une fortune encore appréciable, Custine aurait pu, conciliant en lui l'homme du monde et l'écrivain, faire une élégante carrière de marquis-homme de lettres. Mais une aventure sordide, en octobre 1824, lui ferma beaucoup de portes : des canonniers à cheval de la Garde lui donnèrent une correction vigoureuse « dans une écurie d'auberge où il avait un rendez-vous avec un de leurs jeunes camarades », et l'affaire causa un scandale énorme dont Astolphe ne se remit pas, bien que l'on ait cherché à étouffer l'affaire (les rapports et documents officiels ont tous disparu). Chose curieuse, c'est peut-être George Sand qui permettrait aujourd'hui de situer à peu près l'endroit où Custine fut laissé pour mort. Nous lisons dans *Histoire de ma vie* (t. VIII, p. 100) : « Je m'étais mis en tête des idées sombres, depuis que j'avais entendu, dans une de ces nuits de brouillards dont la sonorité est étrangement lugubre, les cris de détresse d'un homme qu'on battait et qu'on semblait égorger. J'ai su, depuis, le

mot de ce drame étrange, mais je ne peux ni ne veux le raconter. » Or la maison qu'elle habitait alors (automne 1824, voir notre tome I) se trouvait à Ormesson (près d'Enghien) *sur la route de Saint-Denis à Épinay*, où Custine fut assommé et dépouillé, le 28 octobre 1824. Il y a donc de très grandes chances pour que ce drame dont elle s'interdit de parler, soit celui de Custine. Ils ne furent jamais assez intimes pour qu'elle y ait fait allusion devant lui. Mais il lut sûrement *Histoire de ma vie* et dut se reconnaître.

Custine, en froid avec le faubourg Saint-Germain à cause de ses mœurs noivoires, cherchera des relations dans le monde des arts et des lettres, donnera de grandes soirées où seront conviées les illustrations du moment. Rue de La Rochefoucauld et dans sa propriété de Saint-Gratien, il convie poètes, romanciers, peintres, musiciens. Nous avons pu (*Correspondance*, t. IV, p. 403) nous faire une idée des brillantes compagnies qui se retrouvent chez lui. George Sand sera à la première représentation de sa pièce, *Béatrix Cenci*, assistera à la soirée du 8 mai 1838, se rendra avec Chopin et Delacroix à Saint-Gratien en juillet 1840. Elle lira *la Russie en 1839*, ouvrage qui a fait beaucoup de bruit lors de la publication. Custine est mort le 25 septembre 1857 à Saint-Gratien.

Voir : Marquis de Luppé, *Astolphe de Custine*, Monaco, éditions du Rocher, 1957, ouvrage très bien documenté, la meilleure biographie que l'on ait de ce personnage hors série.

DEGEORGE (Frédéric). — 2539.

Né à Rennerode (Westphalie) le 12 septembre 1797, fils d'un officier supérieur qui servait sous les ordres de Hoche, Frédéric Degeorge a fait parmi ceux qu'on a appelés les Marie-Louise, les dernières campagnes de Napoléon, Waterloo compris. Républicain de choc, il devint journaliste à la Restauration, et bien entendu, comme tous ceux de son bord, tâte de la prison. Il fut même condamné à mort par contumace en 1823, pour avoir combattu en Espagne l'armée française qu'il faut bien appeler une armée d'invasion. Réfugié en Angleterre, où il se maria avec Caroline Ross, il ne revient en France qu'en 1828, où le jury du Pas-de-Calais l'acquitte à l'unanimité.

Il fonde à Arras le *Propagateur*, qui devient ensuite le *Progrès du Pas-de-Calais*, un des journaux de province les plus agressifs contre le gouvernement de juillet : vingt-neuf procès de presse, vingt-six acquittements. Il fut mis en rapport avec

le prisonnier de Ham, qui faisait alors preuve d'idées sociales avancées, et lui ouvrit les colonnes de ses publications. C'est par lui que George Sand est entrée en relations avec le futur empereur.

En 1848, Degeorge fut commissaire du Pas-de-Calais, puis représentant à la Constituante, mais non réélu à la Législative. Bien que votant résolument avec la gauche, il se laissa entraîner, par sympathie personnelle, à soutenir la candidature à la Présidence de Louis-Napoléon à qui il gardait sa confiance. Mais lorsque celui-ci eut dévoilé ses batteries et assassiné la République, Degeorge en reçut un tel choc qu'il devint fou. Il devait mourir à Paris, dans une maison de santé, le 22 juillet 1854.

Une grande partie des lettres que lui adressa George Sand s'est très probablement perdue.

DELACROIX (Eugène). — 2059, 2066, 2114, 2139, 2142, 2154, 2159, 2160, 2176, 2178, 2192, 2213^{bis}, 2220^{bis}, 2234, 2261, 2292, 2337, 2368, 2369, 2382, 2433, 2446, 2451, 2460, 2477, 2478, 2483, 2522, 2523, 2550, 2551.

Cf. notice, t. II, p. 917.

DELESTRE-POIRSON (Charles-Gaspard Poirson, dit). — 2053.

Fils de Jean-Baptiste Poirson, géographe (1760-1831) et de N... Delestre, il naquit le 22 août 1790 à Paris, fut d'abord petit employé de bureau puis vaudevilliste, collaborateur de Scribe, Dumersan, Mélesville, et devint directeur du théâtre du Gymnase-dramatique, de 1820 à 1844. Sa gestion fut brillante et prospère, Scribe étant son fournisseur habituel. Il obtint de mettre son théâtre sous le patronage de la Duchesse de Berry (pendant longtemps, le Gymnase en conséquence s'appela le Théâtre de Madame), et il lança des artistes de valeur comme Déjazet, Jenny Vertpré, Rachel, etc. En 1844 il abandonna le Gymnase entre les mains de Lemoine-Montigny (que nous verrons plus tard très lié avec George Sand) à la suite d'un grave litige avec ses auteurs, auxquels, poussé par un excessif amour du lucre, il voulut interdire d'utiliser leurs billets. Le Gymnase fut mis en interdit par la Société des Auteurs, Delestre-Poirson refusa de céder et préféra partir. Il avait d'ailleurs de quoi vivre : on a avancé le chiffre fabuleux de 200 000 francs de rente à sa sortie du théâtre. Il est mort le 19 novembre 1859.

DOLOY (Pierre-Joseph-Aimé). — 2495.

Nous n'avons pas réussi à rassembler beaucoup de renseignements sur Doloy, correspondant occasionnel de George Sand.

Nommé imprimeur à St-Quentin le 21 août 1841 (*Journal de la Librairie*, 11 septembre 1841, p. 456), il est en même temps directeur du *Courrier de Saint-Quentin* en 1842, lorsque George Sand lui écrit.

Les Archives de l'Aisne ont été sinistrées en 1944 et la Bibliothèque nationale ne possède de son journal qu'une collection très incomplète, bien postérieure à 1842.

Le dépouillement des tables décennales de l'état civil de Saint-Quentin, qu'a bien voulu faire pour nous le Service des Archives départementales et dont nous remercions M. Dumas, directeur, n'a pas permis de relever les traces de ce journaliste qui était peut-être étranger au pays.

DORVAL (Marie). — 2032, 2069.

Cf. notice, t. II, p. 919.

DUDEVANT-SAND (Maurice). — 2090, 2091, 2094, 2108, 2111, 2112, 2116, 2117, 2123, 2126, 2128, 2134, 2333, 2336, 2341, 2492, 2494, 2499.

Cf. notice, t. I, p. 1004. G. Sand commence dans ce volume à donner à ses enfants, lorsqu'elle leur écrit, son pseudonyme. Maurice et Solange seront donc désignés désormais sous le double nom Dudevant-Sand.

DUDEVANT-SAND (Solange). — 2055, 2090, 2093, 2094, 2224, 2229, 2249, 2254, 2264^D, 2271^D, 2274, 2286, 2288, 2351, 2443, 2492, 2494, 2546.

Cf. notice, t. II, p. 920. Même observation que ci-dessus.

DUMAS (Alexandre). — 2050.

Cf. notice, t. III, p. 872.

DUMAS (Marguerite-Joséphine Ferrand, dite Ida Ferrier, Mme Alexandre). — 2041.

Bien que l'adresse ne corresponde pas, nous pensons qu'il s'agit bien de la femme d'Alexandre Dumas, n'ayant pas trouvé dans les almanachs du temps, ni au cadastre, la trace d'autres Dumas au 45, rue de la Chaussée d'Antin.

Ida, née à Nancy le 31 mai 1811, fille naturelle d'Anne Calais, légitimée par le mariage de sa mère avec Mathias Ferrand (Metz, 17 novembre 1813), a joué d'abord sur les théâtres suburbains, où sa beauté blonde, son teint de lys attirent les admirateurs, et les amants. Dumas l'a enlevée en 1832, l'appelant lyriquement « statue de cristal », pour la faire jouer dans ses pièces, *Térésa*, *Caligula*, *Don Juan de Marana*, etc. Huit ans après, il l'épousa, le 5 février 1840 : sur les circonstances du mariage, qui défraya la chronique et suscita de malins commentaires, voir tome III, p. 356, n. 1.

Dumas et Ida ne tarderont pas à se séparer. Elle vivra longtemps en Italie, avec le prince de Villafranca, et mourra à Gênes le 11 mars 1859. George Sand correspondra plus tard avec elle, et la verra lors de son voyage de 1855 en Italie.

DURMONT (B.). — 2365.

Agréé au Tribunal de Commerce de Paris, successivement installé, 8, rue Vivienne, puis 160, rue Montmartre, Durmont a été chargé des affaires de George Sand, notamment dans le procès de 1841 contre Buloz et Bonnaire.

Nous n'avons rien trouvé qui le concerne dans l'état civil parisien.

DUTEIL, DUTHEIL. — Voir : POURADIER-DUTEIL.

DUVERNET (Charles). — 2311, 2372, 2475, 2528.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (*Eugénie-Françoise* Ducarteron, Mme Charles). — 2324^{bis}, 2328, 2476.

Cf. notice (de Charles Duvernet), t. I, p. 1008.

FALAMPIN (*Jean-Gabriel*). — 2266, 2314, 2322, 2356, 2357, 2418^D.

Né le 27 avril 1803, clerc de notaire chez M^e Defresne, puis avocat, ayant son cabinet 348^{bis}, rue Saint-Honoré, Falampin est en même temps un des fondateurs de l'*Illustration*, avec Paulin, et il est chargé de la partie artistique de ce journal. Il sera l'homme d'affaires de George Sand pendant de nombreuses années (1841-1852), bien qu'elle se soit souvent irritée de sa négligence et de sa lenteur à répondre.

Il semble n'avoir produit qu'une modeste brochure « A Messieurs les notaires du Département de la Seine », datée

Paris 1^{er} juin 1841, où il préconisa la création d'une agence centrale du notariat, ayant pour objet de suivre au nom des notaires les litiges relatifs à la perception des droits d'enregistrement et du timbre.

Il mourra le 27 décembre 1860.

Voir Paul Lacroix, *Annuaire des artistes*, Paris, Vve Jules Renouard, 1861.

FAUTRAS (Louise). — 2366.

Cette correspondante n'est pas identifiée avec certitude. Nous ne pouvons que suggérer une hypothèse.

Une Louise Lemay, veuve Fautras, marie le 23 mars 1831 à l'église Saint-Sulpice, sa fille Anne-Louise-Liberté Fautras, à André-Brutus Frezet, cordonnier, tous demeurant, 8, rue de Condé.

Or, cette adresse est celle où Maurice Sand aura plus tard un petit logement, et où George Sand viendra habiter en 1848, au moment de la Révolution.

S'il n'y a là qu'une coïncidence, elle est pour le moins curieuse, et il n'est pas interdit de penser que Maurice est allé prendre ce logement, parce qu'il connaissait les Fautras du 11 rue d'Enfer, parents de ceux de la rue de Condé. Le prénom de Louise irait aussi dans le sens d'une confirmation, car on sait que certaines familles se transmettent des prénoms de prédilection.

FAZY (Jean-Jacob, dit James). — 2340^D.

Descendant d'une famille de protestants français réfugié en Suisse, après la révocation de l'Édit de Nantes, Fazy, né à Genève le 12 mai 1794, vint en France pour y faire son apprentissage commercial et s'y mêla très vite aux milieux de l'opposition de gauche. Ce fut un lutteur, et un grand fondateur de journaux. En 1825, il crée dans son pays le *Journal de Genève*; à Paris, en 1827 : la *France chrétienne*, puis le *Mercure de France du XIX^e siècle*. 1830 le voit rédacteur en chef de *le Pour et le Contre*, et il est avec Thiers et Chatelain, un des rédacteurs de la protestation contre les ordonnances (27 juillet); nommé préfet de l'Isère, il refuse le poste; rédacteur en chef de la *Révolution de 1830*, il y conteste à la Chambre le droit de nommer un Roi, ce qui lui vaut une condamnation par la Cour d'Assises de la Seine (4 mois de prison et 6 000 f. d'amende). Il lance alors la *Revue républicaine*.

Regagnant la Suisse en 1833, il se met à la tête du parti radical,

fonde l'*Europe centrale*, puis la *Revue de Genève*. Il inspire une nouvelle Constitution, plus démocratique. Mais la bataille n'est pas encore gagnée, et on trouve Fazy constamment à la tête des radicaux qui luttent pour déposer un Grand-Conseil conservateur. Il aura le pouvoir de 1846 à 1853, de 1855 à 1862, comme Président du Conseil d'État.

Venu à Paris en 1870, il y fonda encore un journal, la *France nouvelle*, pendant le siège.

Il est mort à Petit-Saconnex le 6 novembre 1878, dans la misère.

Sa première rencontre avec George Sand paraît dater de septembre 1836, lorsque Lélia va rejoindre Liszt et Marie d'Agoult à Genève. Ils ont correspondu au moins jusqu'en 1857, mais aucune lettre de George Sand n'a été jusqu'à ce jour retrouvée, ce qui est regrettable.

Une partie de ces renseignements est due à l'obligeance des Archives de l'État de Genève, dont nous remercions le Directeur.

FLEURY (Alphonse). — 2334^D, 2384^D.

Cf. notice, t. II, p. 922.

FORTOUL (Hippolyte). — 2145.

Cf. notice, t. III, p. 874.

GARCIA (Pauline). — 2031.

Voir aussi : VIARDOT (Pauline Garcia, Mme Louis).

Cf. notice, t. IV, p. 904.

GAUBERT (Paul-Léon-Marie). — 2026, 2033, 2073, 2100, 2152, 2155, 2161, 2186, 2203, 2284, 2376, 2427, 2437 *bis*.

Cf. notice, t. IV, p. 905.

GIRERD (Frédéric). — 2419, 2426.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GRZYMALA (Albert). — 2081, 2082, 2148, 2258, 2462.

Cf. notice, t. IV, p. 907.

GUENOT-LECOINTE (Charles Guenot, dit). — 2457^{bis}.

Charles Guenot, né à Éponthières, commune d'Ouroux (Nièvre), le 3 août 1778, compositeur d'imprimerie, se marie

le 28 septembre 1810 à Paris avec Adélaïde-Sophie Lecoïnte. On sait qu'à cette époque on trouve assez fréquemment des familles où le nom du mari et celui de la femme sont soudés, particularité qu'ils transmettent à leurs descendants. En l'occurrence, cela semble bien être le cas : un Georges Guénot-Lecoïnte, qui a écrit entre 1833 et 1853 un certain nombre d'ouvrages figurant au catalogue de la Bibliothèque nationale, est probablement leur fils.

Dans la seule lettre à ce correspondant que nous ayons, il s'agit très certainement de l'ouvrage *Galerie des femmes de George Sand*. Nous proposons donc comme destinataire le père, qui est un ancien compositeur d'imprimerie, plutôt que le fils, mais cela demanderait confirmation.

Il est mort à Paris le 11 octobre 1851 à Paris, 8 rue de la Douane.

GUÉPIN (Ange). — 2113, 2124.

Guépin, né à Pontivy (Morbihan), le 30 août 1805, voulut d'abord entrer à l'École Polytechnique (1824), mais il en fut écarté sans explication, pour des raisons qui tenaient sans doute aux opinions politiques de son père. Il fit alors des études de médecine, s'affilia en même temps à la Charbonnerie, connu à Paris les membres du parti radical (Manuel, Dubois, Pierre Leroux). Reçu médecin en 1828, il s'établit à Nantes, où il devint en 1830 professeur à la Faculté de médecine. Il est un des chefs de l'opposition démocratique dans la région nantaise. Vénérable de Loge, commissaire de la République en 1848, dans la Loire-Inférieure, puis dans le Morbihan, ce qui lui fit beaucoup d'ennemis. En 1850, il sera privé de sa chaire pour avoir publié un livre inspiré des théories de Pierre Leroux, intitulé *Philosophie du socialisme* (Paris, Gustave Sandré, 1850) qui était dans la bibliothèque de George Sand, dans la réédition de 1854, avec un nouveau titre : *Philosophie du XIX^e siècle*. Dans la liste assez longue de ses ouvrages, on trouve encore, à côté de travaux d'oculistique, un *Traité d'économie sociale* (1833), *Nantes au XIX^e siècle* (1835), une *Histoire de Nantes*.

Il a beaucoup correspondu, en 1850-1851, avec Marie d'Agoult. Il a été préfet en 1870, et est mort le 21 mai 1873.

Voir : Onésime Monprofit, *le Docteur Guépin, sa vie, ses œuvres et son caractère*, Nantes, 1873; Gallery des Granges; *le Docteur Ange Guépin*, Paris, 1874; Roger Picard, *Un saint-simonien démocrate, le docteur Ange Guépin*, Revue d'histoire économique et sociale, 1925, pp. 456-494; Jacques Vier,

Daniel Stern, Lettres républicaines du Second Empire, éd. du Cèdre, 1951, pp. 9-51; Jacques Vier, *la Comtesse d'Agoult et son temps*, Armand Colin, t. III, *passim*.

GUTZKOW (Karl-Ferdinand). — 2429.

Né à Bâle le 17 mars 1811, Gutzkow se lança très jeune dans la politique et se fit connaître par des écrits satiriques d'inspiration avancée, qui parurent d'abord dans la *Feuille littéraire* de Wolfgang Menzel.

Il rompit avec ce dernier et adhéra au groupe de la *Jeune Allemagne*, dirigea le journal *le Phénix*, publia de nombreux articles et livres, dont certains lui attirèrent des poursuites. Son œuvre est très abondante, tant en politique qu'en littérature, et ses œuvres dramatiques connurent de grands succès. Venu en France en février-mars 1842, c'est alors qu'il vit George Sand, à laquelle il consacra des articles qu'on retrouve dans ses *Briefve aus Paris* (Lettres de Paris), 1842, *Pariser Eindrücke* (Impressions parisiennes), 1846.

Il est mort à Sachsenhausen près de Francfort le 17 décembre 1878.

Voir Joseph Dresch, *Karl Gutzkow et la jeune Allemagne*.

HÉREAU (Michelle Rabusson, Mme). — 2210.

Originaire de Gannat (Allier) où elle est née le 17 juin 1793, Mme Héreau a obtenu dans l'Yonne le 22 mars 1838 son diplôme de maîtresse de pension. (Arch. Seine, Établissements privés, carton II).

Son institution se trouvait Boulevard extérieur Monceau, N° 46. Solange Dudevant y fut élève du 13 octobre 1840 au mois d'avril 1841. George Sand l'en retira pour des raisons qui sont exposées dans la lettre n° 2332 à Pauline Viardot. Le mari de Mme Héreau, Edme-Jean-Joachim Héreau, docteur en médecine, est décédé le 7 avril 1855, 18, rue d'Astorg, à l'âge de 70 ans. Nous supposons, étant donné ses prénoms, qu'il avait un lien de parenté avec Edme-Joachim Héreau (1791-1836), qui fut secrétaire d'ambassade à Berlin, rédacteur de la *Revue encyclopédique*, directeur du *Dictionnaire de la Conversation* de 1822 à 1835, et mit fin à ses jours par pendaison le 8 juillet 1836.

HETZEL (Pierre-Jules). — 2243.

Nous donnons dans ce tome une seule lettre à Hetzel : c'est la première d'une très longue et abondante correspondance.

Hetzel sera longtemps l'éditeur et l'ami de George Sand. Né à Chartres le 15 janvier 1814, il fit des études de droit à Strasbourg, puis revint dans la capitale pour entrer dans l'édition. Il commença chez Paulin, libraire-éditeur rue de Seine, qui bientôt allait créer *l'Illustration*, et qui le prit pour associé deux ans plus tard. De beaux livres, bien imprimés et bien illustrés, présentés avec un souci de perfection, sortiront de la maison Hetzel et Paulin, dont *l'Histoire des Français*, de Théodore Lavallée, un luxueux *Livre d'Heures*, et les célèbres *Scènes de la Vie publique et privée des Animaux*, illustrées par Grandville, œuvre d'une brillante équipe de collaborateurs, qui comptait, à côté de Balzac, des deux Musset, de George Sand, de Charles Nodier, etc., un inconnu nommé P.-J. Stahl qui n'était autre que Hetzel. Car il ne fut pas seulement éditeur, mais aussi littérateur de talent. Il eut bientôt sa maison à lui, à partir de 1843, et lança *Voyage où il vous plaira*, avec Alfred de Musset, *le Diable à Paris*, œuvre collective comme *les Animaux*.

Ardent en politique, il fut en 1848, chef de cabinet de divers ministères, assura même quelques jours le secrétariat général du gouvernement. Aussi fut-il, après le Coup d'État, considéré comme dangereux, et exilé. Il demeura en Belgique jusqu'à l'amnistie de 1859. Cet exil ne fut pas sans conséquences pour sa maison de Paris, bien qu'il ait publié les *Œuvres illustrées* de George Sand, et fait quelques publications à Bruxelles. Avisé et actif, il se remettra en selle et saura s'attacher quelques auteurs à succès, comme Hugo, Jules Verne, Erckmann-Chatrian, etc...

De tome en tome nous aurons un fidèle reflet de sa vie, et de ses relations avec George Sand, qui connaîtront des périodes de froideur et de brouille. Il est mort le 17 mars 1886 à Monte-Carlo.

Voir : A. Parménie et C. Bonnier de La Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs. P.-J. Hetzel (Stahl)*, Paris, Albin Michel, 1953, in-8°.

INDICATEUR (L') D'AVIGNON. — 2191.

JANIN (Gabriel-Jules). — 2047, 2052.

Cf. notice, t. III, p. 878.

JAUBERT (Hippolyte-François, comte). — 2459.

Né à Paris le 7 brumaire an 7 (28 octobre 1798), avocat (1818), il fut adopté en 1822 par son oncle, le comte François Jaubert,

ancien gouverneur de la Banque de France, qui lui laissa une fortune considérable. Il acheta de grandes propriétés dans le Berry, créa les forges d'Imphy et de Fourchambault, auxquelles la construction des chemins de fer allait faire connaître une période de prospérité remarquable. Comte en 1826, député du Cher de 1831 à 1844, ministre des Travaux publics du 1^{er} mars au 29 octobre 1840, pair de France en 1844, le comte Jaubert, grand propriétaire, puissant capitaliste et conservateur, rallié à la politique de Guizot, ne pouvait être en odeur de sainteté auprès des amis de George Sand, et la *Revue du Cher et de l'Indre* en particulier (organe de Michel de Bourges) ne lui ménageait pas les attaques.

Mais la politique ne l'absorbait pas tout entier. Il avait des curiosités intellectuelles, s'intéressait au folklore et à la langue de son pays d'adoption, faisait de grands voyages à but scientifique, d'où il rapportait dans ses herbiers des plantes inconnues.

Après la chute de Louis-Philippe, il abandonna pour un temps la politique, et ne reviendra à la Chambre qu'en 1871.

Son *Vocabulaire du Berry*, qu'il a fortement enrichi à chaque édition nouvelle, est son œuvre principale. C'est au sujet de l'édition de 1842 chez Roret que George Sand lui écrit la lettre que nous publions sous le n^o 2459.

Le Comte Jaubert est mort à Montpellier le 5 décembre 1874.

JÔNAIN (Pietre-Abraham). — 2436.

Fils d'un forgeron, Pierre Jônain vit le jour à Maillé-par-Gemozac (Charente-Inférieure) le 31 juillet 1799, fit ses études aux collèges de Pons et de Saintes, devint bachelier ès-lettres et bachelier en droit, puis exerça à Bordeaux comme professeur libre pendant vingt-trois ans (mais non dans l'enseignement confessionnel, car, bien qu'élevé par les prêtres, il était devenu farouchement anti-clérical). Polygraphe, musicien, botaniste passionné, il a laissé des traductions d'Homère, d'Eschyle, de Virgile, des *Fables poétiques* (1823), une *Grammaire générale* (1835), un *Essai de grammaire universelle* (1858), des ouvrages sur son pays de Charente, et un *Dictionnaire des Patois Saintongeais* (1869).

Il avait épousé une femme très riche, qui lui apporta plusieurs propriétés en Saintonge.

A Royan, où il se retira en 1863 après la mort de sa femme, il mourut le 4 novembre 1884, léguant à la ville sa bibliothèque ses manuscrits, des autographes (dont celui que nous don-

nous sous le n^o 2436). Tout a disparu lors du bombardement de la ville.

Nous remercions M. Miguel Rivas, bibliothécaire, qui s'est voué à la tâche de remonter la bibliothèque, et à qui nous sommes redevables de la plupart des renseignements ci-dessus.

Voir : *le Livre*, 10 décembre 1884; *Polybiblion*, décembre 1884.

JOURDAIN (Hyacinthe-Marie-Laure Betbeder, Mme N...). — 2227.

Son acte de décès la fait naître à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne) vers 1805, mais les tables décennales consultées pour nous très obligeamment par les Services d'Archives de l'Yonne ne le confirment pas.

Ayant épousé un chanteur qui l'abandonna peu après, elle resta avec deux enfants : Franz, qui devint architecte, et Gaston, qui professa le dessin au Lycée de Versailles. Pour les élever, elle se fit professeur de piano, écrivit beaucoup de paroles de chansons, et de romances, notamment pour l'album d'un musicien mondain, Aristide de Latour, en 1840. En 1848, elle dédia une cantate, *l'Amiénoise*, à la Garde Nationale (sur l'air des *Girondins*).

Son petit-fils Francis Jourdain, dans son livre de souvenirs *Né en 76*, la dépeint passionnée, violente, d'humeur difficile, mais la vie n'avait pas été très tendre pour elle.

Elle est morte à Paris (9^e) le 21 novembre 1889.

KEMBLE (Adélaïde). — 2408^D.

Fille du grand acteur anglais Charles Kemble (1775-1854), nièce de Mrs Siddons, elle naquit à Garden Chambers, London, en 1816¹. Actrice et cantatrice de grande classe, élève de la Pasta qui la fit débiter au théâtre de la Fenice à Venise, premier sujet de Covent-Garden, elle cessa de paraître sur la scène après son mariage en 1843 avec Edward John Sartoris.

Elle était liée dès 1841 avec Pauline Viardot et c'est probablement par l'intermédiaire de celle-ci que George Sand l'a connue. Le 10 janvier 1856, elles dîneront ensemble chez les Viardot avec les Scheffer et Charles Dickens.

Adélaïde Kemble a écrit ses souvenirs : *Records of later life*.

1. Les auteurs ne sont pas d'accord : 1814? 1816? 1820? Nous adoptons 1816 trouvé dans un ouvrage anglais récent.

Sa sœur Frances-Anna, dite Fanny (Mrs Pearce Butler) fut également très grande actrice et écrivain de talent.

Adelaïde mourut à Warsash House (Hampshire) le 4 août 1879.

KÉRATRY (Auguste-Hilarion, comte de). — 2175.

Les lecteurs du tome I^{er} se souviennent peut-être que Kératry, homme politique et écrivain, est un des premiers hommes de lettres qu'ait vus George Sand lorsqu'elle est venue s'installer à Paris. Le 12 février 1831, elle écrit : « Je vais chez Kératry le matin et nous causons au coin du feu »; le 4 mars : « J'ai revu Kératry et j'en ai assez. Hélas ! il ne faut pas voir les célébrités de trop près ». Dans *Hist. Vie* (IX, pp. 5-7) elle a raconté plaisamment l'entrevue où Kératry lui conseilla de faire des enfants plutôt que des romans.

Né à Rennes (Ille-et-Vilaine) le 28 décembre 1769, il fut député de 1818 à 1824, de 1827 à 1837, pair de 1837 à 1848, représentant en 1849. Libéral en 1818, et jusqu'en 1830 (il fut parmi les 221 et signa la protestation contre les ordonnances), il tourna casaque à l'arrivée de Louis-Philippe et non seulement devint un ferme soutien de celui-ci, mais se signala par des votes et des propositions nettement réactionnaires.

Il écrivit de nombreux ouvrages, dont plusieurs romans noirs : le plus célèbre, plus souvent cité que lu, a pour titre *Les Derniers des Beaumanoirs ou la Tour d'Helvin* (Bossange-Gosselin, 1825).

Il mourut le 7 novembre 1859 à Port-Marly (Seine-et-Oise).

LA BIGOTTIÈRE (Henriette Hureau de Sénarmont, Mme Jacques-Rose Chevallier de). — 2534, 2540.

Fille d'Alexandre-Antoine Hureau, baron de Sénarmont, lieutenant-général, tué au siège de Cadix, Henriette est née à Philippeville (Belgique) le 23 février 1800. Sa jeunesse s'écoula « dans une solitude cernée de forêts sauvages, occupée de lectures graves dirigées par un vieil érudit ». Elle épousa en juin 1817 Jacques-Rose Chevallier de la Bigottière (1774-1858), capitaine aux Dragons de la Garde Royale. Si l'on en juge par les renseignements (camouflés sous certains rapports, mais sans doute véridiques dans l'ensemble) qu'a donnés sur elle Edmond Tarbé, elle a mené la vie plus sportive que mondaine des hobereaux normands, cavaliers et chasseurs, (et légitimistes, bien sûr, puisqu'elle aurait commencé par faire le coup de feu lors de l'équipée de la duchesse de Berry

en Vendée). Elle eût pu entrer toute vive dans un roman de La Varende.

Son château était situé dans une région boisée, sur le territoire de Mousseaux-Neuville, non loin de Saint-André-de-l'Eure. Mme de la Bigottière connaissait Charlotte Marliani, ce qui l'a sans doute incitée à écrire à George Sand, qu'elle aurait voulu convertir comme tant d'autres ont essayé d'y parvenir. Elle est morte à Mousseaux-Neuville (Eure) le 6 février 1874, ne laissant qu'un fils, officier de cavalerie.

Voir *En pique-nique*, publication collective de la Société des Gens de Lettres, Armand Colin, 1895.

LACROIX (Louis-Paul-Benoit-Philippe). — 2361.

Paul Lacroix, dit le Bibliophile Jacob, était né à Paris le 26 février 1806. Brillant touche-à-tout, c'est le type même du polygraphe à la plume facile, écrivant sur tous sujets. La liste de ses ouvrages est impressionnante; romans historiques, ouvrages d'histoire, éditions annotées d'auteurs du XVI^e au XVIII^e, drames, traductions, rédaction de catalogues, sans compter une infinité d'articles dans les journaux et revues. Il fut conservateur de la Bibliothèque de l' Arsenal de 1855 à 1884. C'est là qu'il est mort le 16 octobre 1884.

En 1843, il publie l'ouvrage intitulé *Galerie des femmes de George Sand*, par le Bibliophile Jacob. Les 24 gravures sur acier, représentant George Sand et vingt-trois de ses héroïnes, et de nombreuses vignettes, confèrent à ce volume un certain agrément; quant au texte du Bibliophile... il est surtout de George Sand : la part accordée aux citations est en effet excessive, et les phrases qui les lient ne sont guère que de plats résumés des ouvrages où apparaissent successivement les vingt-trois amoureuses. A procéder ainsi, on peut faire beaucoup de livres.

LAGRANGE (Charles). — 2245.

Né à Paris le 28 février 1804, il avait été d'abord sous-officier dans l'artillerie de marine, où, esprit indépendant, et incapable d'une aveugle obéissance à une discipline injuste, il avait eu maille à partir avec l'autorité. Devenu ensuite négociant en vins, il avait été impliqué dans le procès d'avril, et condamné à vingt ans de détention. C'est alors que George Sand avait fait sa connaissance (1835). Évadé de Doullens, il rentra en France lors de l'amnistie de 1839.

En 1848, c'est lui qui, le 24 février, prit l'acte d'abdication

de Louis-Philippe des mains du général Lamoricière. Il sera élu dans la Seine représentant à la Constituante, réélu à la Législative.

Après le coup d'État du 2 décembre, un révolutionnaire affiché et énergique comme lui était particulièrement visé. Expulsé de France, il passera en Belgique, puis en Angleterre, et enfin en Hollande où il mourra le 22 décembre 1857 à La Haye.

LA GRANGE (Adélaïde-Edouard Le Lièvre, marquis de). — 2392.

Tour à tour officier, diplomate, homme politique, Édouard Le Lièvre, comte, puis marquis de La Grange, est né le 16 décembre 1796 à Paris. Il a publié plusieurs ouvrages d'histoire et de politique qui l'ont fait entrer à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Député de la Gironde de 1837 à 1848, représentant du peuple en 1849, sénateur sous le second Empire, toujours siégeant à droite, il n'évoluait évidemment pas dans les mêmes milieux politiques que G. Sand. Celle-ci a dû être mise en relations avec lui par sa sœur Moïna Le Lièvre de La Grange, comtesse de Rochemur (cf. t. III, p. 517, n. 2).

Très lettré, le marquis de La Grange était ami de Lamartine, de Vigny, de Custine.

Il est mort à Paris le 17 janvier 1876.

LAMENNAIS (Félicité-Robert de). — 2228, 2240.

Cf. notice, t. III, p. 880.

LA MORVONNAIS (Hippolyte-Michel de). — 2075.

Né à Saint-Malo, le 20 ventôse an x (11 mars 1802) ce poète breton a publié plusieurs volumes de vers : *les Élégies* (1824), *la Tbébaïde des Grèves* (1838), auquel Sainte-Beuve consacra un article le 1^{er} novembre suivant dans la *R. D. M.* (recueilli dans *Premiers Lundis*), etc. Ami de Maurice de Guérin, il se fit le serviteur de sa gloire posthume.

Il mourut le 4 juillet 1853 au Bas-Champ, commune de Ploudihen (Côtes-du-Nord).

Voir : abbé E. Fleury, *Hippolyte de la Morvonnais*, Champion, 1911.

LAPOINTE (Savinien). — 2390, 2391, 2420.

Né à Sens (Yonne) le 23 février 1812 (date vérifiée), ce cordonnier-poète, autodidacte, a écrit beaucoup de vers, d'un

veine satirique pour la plupart. (La gloire de Barthélémy et de Méry empêche alors beaucoup de poètes de dormir : il n'en est guère qui ne veuille faire claquer le fouet de Juvénal.) Il a collaboré à la *Ruche populaire*, à l'*Union* (où il monopolise souvent le feuilleton à son profit, ne laissant guère de place aux autres poètes-ouvriers), à la *Revue indépendante*, au recueil d'Olinde Rodrigues, *Poésies sociales des ouvriers*. Son principal recueil, *Une voix d'en bas*, paraîtra en 1844.

C'est pendant un long emprisonnement à Sainte-Pélagie qu'il s'était instruit. Car il était en même temps un ardent ennemi de la royauté, et il était descendu dans la rue en 1830 et 1834. Après la révolution de 1848, il fut candidat à l'Assemblée nationale, mais non élu. Il rouvrit boutique de satires, publia plusieurs recueils et des contes. Il est fâcheux pour sa réputation posthume qu'il ait dédié un poème (*l'Homme de Sainte-Hélène*) à Napoléon III, en 1869, et n'ait pas refusé la gratification qui lui vint alors de l'Élysée.

Il se retira à Soucy dans l'Yonne, où il mourut le 30 décembre 1893.

LA ROCHEFOUCAULD-DOUDEAUVILLE (Sosthènes, vicomte de La Rochefoucauld, puis duc de Doudeauville). — 2150, 2194, 2416, 2423, 2435.

Cf. notice, t. III, p. 926.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (Ernestine-Gabrielle-Sabine Zénaïde de Chapt de Rastignac, duchesse de). — 2425^D.

Née en 1799, fille de Pierre-Jean-Julien, marquis de Rastignac, pair de France, et de Françoise-Charlotte-Ernestine de La Rochefoucauld-Doudeauville, sœur de Sosthènes, elle est donc la nièce de ce dernier, et c'est à ce titre que George Sand entre en relations — brèves — avec elle, à un moment où sa protection est utile pour les Perdiguier.

Elle avait épousé le 10 juin 1817, François-Marie-Auguste-Armand-Émilien de La Rochefoucauld, duc d'Estissac, puis duc de Liancourt (1794-1874).

Elle est morte à Paris le 20 décembre 1875 et il ne semble pas que George Sand ait eu l'occasion de lui écrire de nouveau.

LASNIER (Sylvain). — 2287^D, 2339, 2385^D.

Cf. notice, t. III, p. 882.

LASSAILLY (Charles). — 2036.

Charles Lassailly fait partie de la cohorte des petits romantiques, plus connus par leurs excentricités que par leurs œuvres. Né à Orléans le 3 septembre 1806, affligé d'un nez impressionnant et d'un esprit dérangé, il a semé des vers dans quelques revues, publié un roman, *les Roueries de Trialph* (1838), qui ne lui assura pas la gloire.

Au début de mai 1840 il devint fou ou plus exactement son délire prit alors des aspects qui exigeaient son internement. Il entra dans la maison du Dr Blanche, grâce à Vigny et Lamartine qui firent obtenir à sa famille des secours du ministère. Il devait y mourir le 14 juillet 1843.

Il avait connu des années de la plus noire misère. Pendant quelque temps, Balzac le prit pour secrétaire.

Voir Henri Lardanchet, *les Enfants perdus du romantisme*, Paris, Perrin, 1905; Eldon Kaye, *Charles Lassailly (1806-1843)*, Genève, Droz, 1962.

LATOUCHE (H. de). — 2347.

Cf. notice, t. I, p. 1010.

LATRY (N...). — 2162.

Nous manquons de renseignements d'état civil sur ce maître de manège, anglais peut-être, dont l'établissement figure dans les Almanachs sous le nom de « Latry's Ecole d'équitation », 17 (ou 31 suivant les époques) rue de Ponthieu.

George Sand fréquenta son manège pendant plusieurs années.

LAURENS (Joseph-Bonaventure). — 2151.

Né à Carpentras (Vaucluse), le 14 juillet 1801, J. B. Laurens, littérateur, peintre, dessinateur, compositeur, voyageur, a témoigné de talents très divers.

Passionné de dessin, il collabora aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, de Taylor et Nodier, produisit avec Jules Renouvier plusieurs recueils destinés à conserver les richesses monumentales de l'Hérault : églises, abbayes, maisons anciennes. Il vint à Majorque sur les pas de George Sand et Chopin, et c'est grâce à lui que nous avons des vues de la Chartreuse de Valldemosa strictement de l'époque (cf. t. IV, illustrations 3 et 4). L'ouvrage qu'il a rapporté de Palma s'intitule *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île Majorque*. (Paris, Arthus Bertrand, 1840.)

Laurens est mort très âgé à Montpellier, le 29 juin 1890.

Il avait un frère beaucoup plus jeune (Joseph-Augustin-Jules) également peintre, lithographe et voyageur, avec lequel il ne faut pas le confondre.

Lire un agréable article de J.-L. Vaudoyer, dans la *Revue de Paris* du 1^{er} juin 1927, pp. 603-619, intitulé le *Pistachié sentimental* (*pistachié* voulant dire vert-galant). Cet article laissait espérer que Laurens aurait fait un portrait de George Sand, conservé au Musée de Carpentras, mais nous avons vu la reproduction de ce document qui n'offre pas de ressemblance avec celle qu'il est censé représenter (le nez en particulier est droit). Nous remercions M. le Conservateur de la Bibliothèque Inguimbertine à Carpentras, qui a bien voulu nous communiquer une photocopie du portrait et faire des recherches dans ses collections.

LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce Guilhaud de). — 2058, 2068.

Littérateur, et homme politique, Léonce de Lavergne, né à Bergerac le 24 janvier 1809, commença par être journaliste à Toulouse, où il devint dès 1830 mainteneur des Jeux Floraux. Nommé en 1832 à la chaire de littérature étrangère de la faculté de Montpellier, il préféra se mettre sous l'aile d'un ministre, fut directeur du cabinet de Rémusat, maître des requêtes au Conseil d'état, passa au ministère des Affaires étrangères où il accéda très vite aux importantes fonctions de Chef de Bureau des affaires d'Amérique et des Indes et se fit élire député du Gers en 1846. Ayant démissionné du ministère en 1848, il reprit sa collaboration régulière à la *Revue des Deux Mondes*.

En 1855, il succéda à Léon Faucher à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Candidat aux élections de député dans le Gers en 1863, il ne fut pas élu. Ce n'est qu'en 1871 qu'il rentrera dans la politique comme membre de l'Assemblée nationale, puis comme sénateur inamovible.

Il mourra à Versailles le 19 janvier 1880.

On trouve sur lui un jugement très nuancé dans les *Mémoires de ma vie*, par Charles de Rémusat (t. III, pp. 306-307).

LEBOBE (Auguste-Stanislas). — 2412, 2448.

Entrepreneur de bâtiments, Lebobe, né à Couilly (Seine-et-Marne) le 19 décembre 1790, juge au Tribunal de commerce, puis président de cette juridiction en 1842; c'est en cette dernière qualité qu'il sera amené à entrer en relations avec George Sand. Il demeurait 18, rue Royale Saint-Honoré.

La même année, il se fait élire député par le 2^e collège de Meaux. Il ne siègera qu'une législature, et votera avec les ministériels.

Il est mort à Couilly le 9 avril 1858.

LEFEBVRE (Francis). — 2437 *ter*.

Un document de la collection Lovenjoul (E 861, fol. 296-297) donne les noms des juges du Tribunal de commerce dans cette affaire : parmi eux, Lefebvre fils, suppléant. Comme cette lettre provient de la famille, on peut en déduire qu'il s'agit de Francis Lefebvre (1810-1879), fils de Jacques Lefebvre et de Mlle du Sart de Laurensart, originaire de Hollande. Le père, Jacques (Riom, 1^{er} mars 1773 - Paris, 9 mai 1856) était banquier, régent de la Banque de France, un des fondateurs des Caisses d'Épargne. Député de Paris sans interruption de 1827 à 1846, il avait signé l'adresse des 221 en 1830; sous Louis-Philippe, il soutint les ministères de ses votes. Il ne faut pas le confondre avec Noël-Jacques Lefebvre, dit Lefebvre-Duruffé, député, sénateur, ministre en 1852. Francis fut banquier comme son père.

LE LOUTEREL (Héloïse). — 2526.

Correspondante sur laquelle nous n'avons pas de renseignements. Vers la même époque, il y avait un général François-Philippe Le Louterel, né à Lisieux en 1789, auteur de *Manuels militaires*. Est-ce sa fille? L'ouvrage qu'elle a soumis à George Sand ne semble pas avoir vu le jour, à moins que ce ne soit sous un pseudonyme impossible à décèler.

LEROUX (Pierre). — 2217^D, 2248^D, 2302^D, 2312, 2315, 2323^D, 2456^D, 2485^D.

Cf. notice, t. III, p. 882, et t. IV, p. 912.

LEROYER DE CHANTEPIE (Marie-Sophie). — 2506.

Cf. notice, t. III, p. 883.

LEULLION DE THORIGNY (François-Bernardin-Louis). — 2188.

Né à Lyon le 8 décembre 1775, il avait été élu député de Lyon le 16 janvier 1841; réélu le 9 juillet 1842, il devait démissionner au début de 1845. Il siégeait sur les bancs des conservateurs, et il ne sera jamais pour George Sand qu'une connaissance éphémère.

Il mourra le 10 avril 1845 à Bessenay (Rhône).

LISZT (Franz). — 2195, 2209^D.

Cf. notice, t. II, p. 927.

MAITREJEAN (Florentin, dit Frédéric). — 2143, 2496.

Né aux Pontets (Doubs) le 23 août 1808, fils d'un aubergiste et cultivateur, Maîtrejean, que l'acte de naissance prénomme Florentin, son dossier administratif Florent, mais qui signe Frédéric, a été employé à la Bibliothèque Nationale (Arch. Nat. F¹⁷ 21226) : entré comme surnuméraire le 24 novembre 1832, auxiliaire un an après, il sera nommé employé le 26 mai 1852.

Il a servi de secrétaire à Jean Reynaud (D. A. Griffiths, *Jean Reynaud*, p. 215). Lorsque George Sand a besoin de livres en prêt, c'est assez souvent Maîtrejean qui les lui procure. Sainte-Beuve aussi s'adressait à lui.

Nous ignorons la date de son décès.

MALLAC (Jacques-Éloi). — 2166.

Créole, un peu sang-mêlé, Éloi Mallac était né le 9 septembre 1810 à l'Île-de-France (La Réunion).

Il a été chef de cabinet de Rémusat, ministre de l'Intérieur (de septembre 1836 à avril 1837). Maître des requêtes au Conseil d'État du 22 février 1837, il est, au moment où George Sand lui écrit, chef de cabinet du ministre Duchatel. Il sera plus tard préfet, de la Nièvre le 15 juin 1844, de l'Hérault le 1^{er} août 1847. Voici comment le juge Rémusat : « Assez intelligent et surtout très honnête, mais léger, étourdi, tranchant, passionné. Il détestait Thiers... est devenu légitimiste et contre révolutionnaire ». (*Mémoires de ma vie*, par Charles de Rémusat, t. III, p. 306).

Edmond Biré l'a dépeint ainsi : « ... petit homme sec, de tournure élégante, d'une politesse exquise et d'une figure charmante avec de beaux yeux noirs, froids et pénétrants ». (*Armand de Pontmartin*, par Edmond Biré, Paris, Garnier, 1904, p. 177.)

Ces yeux noirs lui avaient valu beaucoup de succès féminins. C'est pour lui que Michel de Bourges plaidera en 1847 contre Ulysse Pic, journaliste républicain, devant le Tribunal de Nevers (A. Douarce, *Michel de Bourges et le parti républicain*, Bourges, H. Sire, 1882, in-8^o, p. 43, n. 1). Ce qui portera grand tort à Michel auprès de ses amis politiques.

Mallac est mort à Changy-les-Bois (Loiret), le 7 juin 1876, un jour avant George Sand.

MARLIANI (*Emmanuel*-Joseph-Marie-François de Paule-Anaclet, dit Manuel ou Manoël). — 2374^D, 2400.

Né le 13 juillet 1799 à Cadix (Espagne), fils de Joseph Marliani, d'origine italienne, et de Françoise Cassens, Marliani, industriel et consul d'Espagne à Marseille, épousera le 14 octobre 1830 à Paris (mairie du X^e arrondissement) Charlotte de Folleville, veuve du baron de Laporte.

Il deviendra consul d'Espagne à Paris, mais n'obtenant pas l'exequatur du gouvernement français, devra se retirer.

Sénateur en Espagne en 1840 pour la province de Majorque, sa position dans ce pays sera compromise après les événements de 1843, car il était un agent d'Espartero.

Sa femme étant morte en 1850 (mais les époux étaient pratiquement séparés depuis déjà plusieurs années), il rentra en Italie à une date que nous ignorons, s'y remaria, s'établit à Bologne (1859), devint membre de l'Assemblée constitutionnelle de la Romagne, député au Parlement, et enfin sénateur le 30 novembre 1862.

Il mourra à Florence le 5 janvier 1873.

On l'a confondu avec Marco-Aurelio Marliani son cousin, compositeur, carbonaro, tué devant Bologne en 1849.

Dans la correspondance de George Sand, apparaissent deux de ses frères, Joseph, hôtelier à Marseille (hôtel de la Darse) en 1839, et Enrico qui vivait à Paris au foyer de son frère.

MARLIANI (Charlotte de Folleville, Mme Emmanuel). — 2089^D, 2092, 2219, 2255, 2257, 2269, 2289, 2325, 2441, 2450, 2458, 2469, 2481, 2490, 2491, 2501, 2509, 2517.

Cf. notice, t. III, p. 886.

MARTIN (Bon-Louis-Henry, dit Henri). — 2549.

Cet historien bien connu, né à Saint-Quentin le 20 février 1810, vint à l'histoire par le roman historique, pour lequel il avait délaissé le notariat. Son œuvre principale est une *Histoire de France*, qui a connu plusieurs éditions, refondues consciencieusement par l'auteur en tenant compte des découvertes historiques nouvelles. Ce travail, qui fit longtemps autorité, lui valut de la part de l'Institut des récompenses flatteuses et fréquentes. D'opinion libérale, Henri Martin a collaboré à beaucoup de journaux de nuance républicaine. En 1848, nous le verrons en relations plus suivies avec George Sand.

En 1870, il devint maire du XVI^e arrondissement de Paris, et, élu député en février 1871, il siégera à gauche.

Il sera membre de l'Académie française, et mourra à Passy le 14 décembre 1883.

MARTINEAU-DESCHENEZ (Gaston-Philippe-Augustin-Joseph, dit Auguste, baron). -- 2270.

Cf. notice, t. III, p. 888.

MAZZINI (Giuseppe). -- 2442^D.

Nous ne nous étendrons pas sur la vie du grand révolutionnaire italien, suffisamment connue.

Né à Gênes, le 28 juin 1808, mort à Pise le 11 mars 1872, il a passé une grande partie de sa vie en exil : la Suisse, l'Angleterre, la France lui ont tour à tour donné asile. Ce n'était pas un hôte de tout repos. Sa vie s'est usée à organiser des complots, à préparer des soulèvements.

George Sand échangea avec lui une correspondance, particulièrement active en 1848-1850, dont nous n'avons probablement qu'une partie.

Il a écrit sur elle, qu'il admirait beaucoup, plusieurs articles, et préfacé une traduction anglaise.

MEMBRES du CERCLE de l'UNION, à TOURNON. — 2393.

MICKIEWICZ (Adam). — 2182, 2414, 2430, 2536.

Cf. notice, t. IV, p. 916.

MONDEUX (Henri). — 2188 ^{bis}.

Ce jeune vacher, originaire de Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire) où il était né le 22 juin 1826, avait acquis la célébrité que connaîtra, plus près de nous, Inaudi, par une aptitude extraordinaire au calcul mental le plus compliqué. Le 16 novembre 1840, il avait alors quatorze ans, il étonna l'Académie des Sciences.

Le savant Cauchy dans son rapport reconnaissait que non seulement Mondeux effectuait de tête en se jouant toutes opérations arithmétiques, mais encore qu'il donnait la solution numérique de bon nombre d'équations, imaginant des « procédés quelquefois remarquables pour résoudre une multitude de questions diverses que l'on traite ordinairement à l'aide de l'algèbre. » Pendant une vingtaine d'années il sillonna la France, accompagné d'un instituteur qui s'était fait son imprésario. Hors le calcul, il n'avait qu'une médiocre intel-

ligence, et ne put s'élever au niveau des savants qu'il battait pour la rapidité.

Il mourut le 29 janvier 1861, subitement, dans une diligence entre Condom et Auch; sa mort fut enregistrée dans cette dernière ville.

Voir : *Vie de Henri Mondeux, jeune pâtre mathématicien* par Hippolyte Barbier, Paris, A. Appert, imprimeur, 1841, in-12; Hoefler, *Nouvelle biographie générale*, t. 35.

MONNIER (*Henry-Bonaventure*). — 2057.

C'est probablement par l'intermédiaire de Latouche que George Sand avait fait la connaissance de l'immortel Joseph Prudhomme. Né à Paris le 17 prairial an 7 (7 juin 1799), et non le 8 juin 1805, comme l'ont prétendu plusieurs ouvrages trompés d'ailleurs par Monnier lui-même, Henry Monnier, écrivain, caricaturiste et acteur, a commencé comme petit employé de bureau. Puis il se fit illustrateur (apprécié) de Béranger et de La Fontaine.

Son don d'observation s'exerça dans une autre voie et il obtint un très grand succès avec ses *Scènes populaires dessinées à la plume* (1830), cruelle et désopilante photographie du milieu des petits employés, portières (Mme Gibou), rentiers à petites rentes et à cerveau épais, petits bourgeois imbéciles, vieilles filles niaises. Il porta plusieurs de ces types à la scène, avec bonheur.

Il est mort à Paris le 3 janvier 1877 (selon le faire-part publié par Hubert Lavigne, *Actes d'état civil d'artistes français*, 1881). Sur ses relations avec Balzac, et sur les emprunts que le romancier a faits à Henry Monnier, pour *les Employés* en particulier, voir l'article d'Anne-Marie Meininger dans *l'Année balzacienne* 1966 pp. 217-244, et sa thèse sur *les Employés*, t. I, pp. 189-220 notamment.

MUSSET (*Louis-Charles-Alfred de*). — 2103, 2110.

Cf. notice, t. II, p. 928.

NÉRAUD (Jules). — 2183, 2187^D, 2197, 2198, 2202, 2204.

Cf. notice, t. II, p. 929.

PAPET (Gustave). — 2034, 2101, 2104, 2133, 2200^{bis}, 2238, 2242, 2329, 2445^D, 2514.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PELLETAN (Pierre-Clément-Eugène). — 2153, 2247, 2253, 2268^D, 2295, 2308, 2320.

Cf. notice, t. III, p. 892.

PERDIGUIER (Agricol). — 2070, 2079, 2084, 2096, 2106, 2127, 2131, 2164, 2190, 2256, 2277, 2299, 2306, 2424.

Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, type de prolétaire qui cherche à s'élever par l'instruction et la défense de ses frères, était né le 13 frimaire an 14 (4 décembre 1805) à Morières près d'Avignon. Menuisier, il déplorait les luttes qui opposaient sur le tour de France les différents Devoirs (corporation d'ouvriers). Il voua ses efforts à pacifier la classe ouvrière profondément divisée, efforts qui tendaient à l'unifier, donc à la rendre plus forte en face du patronat. George Sand fut vivement intéressée par ses projets, et l'aïda de tout son pouvoir. Perdiguier avait déjà publié *le Livre du Compagnonnage* (1839), composé des chansons du compagnonnage. Inutile de dire qu'il trouva des adversaires, voire des persécuteurs, même parmi les prolétaires. George Sand le prendra pour modèle de Pierre Huguenin, le héros du *Compagnon du Tour de France*.

Élu à la Constituante puis à la Législative en 1848, il fut considéré comme un homme dangereux après le coup d'État, et expulsé de France. Il vécut d'abord en Belgique, puis en Suisse, rentra en 1857 pour ouvrir une petite librairie rue Traversière Saint-Antoine.

Il mourut à Paris le 26 mars 1875 et fut enterré au Père-Lachaise où on lui a élevé un monument.

Voir Achille Rey, *Agricol Perdiguier pacificateur du compagnonnage*, Avignon, impr. J. Chapelle, 1904; Jean Briquet, *Agricol Perdiguier, compagnon du tour de France et représentant du peuple*, Paris, Marcel Rivière, 1955; A. Perdiguier, *Correspondance inédite avec George Sand et ses amis*, avec une introduction par Jean Briquet, Paris, Librairie Klincksieck, 1966.

PERDIGUIER (Lise Marcel, Mme Agricol). — 2095, 2122, 2132, 2168, 2185, 2196, 2220, 2235, 2241, 2380, 2381, 2401, 2417, 2497, 2500, 2503, 2520.

Née à Paris le 4 janvier 1810, couturière, elle épouse Agricol Perdiguier le 15 octobre 1838 à la mairie du IX^e arrondissement (ancien).

George Sand l'a fait travailler, et lui a adressé de nombreux billets et lettres.

Voir les ouvrages de Jean Briquet signalés plus haut.

PERNET (Louis-Marie). — 2547.

Né à Lyon le 21 mars 1814, Louis Pernet, après des études de droit, a été avocat près de la cour royale de Paris. Au cours d'un voyage en Russie, il fut emprisonné, et c'est le marquis de Custine qui parvint à le faire délivrer (cf. A. de Custine, *La Russie en 1839*).

Il prit en décembre 1842, avec Ferdinand François, la direction de la *Revue Indépendante* dont se retiraient les fondateurs George Sand, Leroux et Viardot.

Il se retirera à son tour en octobre 1844.

Pernet est mort à Nice le 1^{er} avril 1846.

Voir notice (non signée, mais qui est de Victor de Laprade) dans la *Revue du Lyonnais*, avril 1846, pp. 275-277.

PERRON (Nicolas). — 2537.

Saint-simonien, médecin, arabisant, Perron, né à Langres le 26 janvier 1797, mort le 11 janvier 1876, s'est rendu en Égypte comme médecin; il a dirigé longtemps l'école de médecine d'Abou-Zabel. Plus tard il sera, à Alger, proviseur d'un collège mixte, inspecteur des écoles franco-arabes.

Très savant en langues orientales, il a publié de nombreux ouvrages, des traductions, des comptes rendus de voyages d'exploration. Il a collaboré à la *Revue indépendante*, à la *Revue de Paris*, à l'*Illustration*.

Gérard de Nerval le rencontra au Caire en 1843 (*Œuvres*, éd. Pléiade, 1966, t. I, pp. 921, 922, 924).

PERROTIN (Charles-Aristide). — 2125, 2136, 2281, 2463^D, 2466, 2493.

Cf. notice, t. IV, p. 918.

PÉTÉTIN (Anselme). — 2461.

Autre saint-simonien, Anselme Pététin, né à Morzine (Savoie) le 27 septembre 1806, fut d'abord rédacteur au *Précurseur*, co-directeur du *National* avec Armand Carrel, dirigea la *Revue encyclopédique*.

En 1848, il devient commissaire de la République dans les départements de l'Ain et du Jura, préfet du Jura et de la Côte-d'Or, puis ministre plénipotentiaire de la France au Hanovre jusqu'en février 1849.

Sous l'Empire, il sut mener sa barque : premier préfet de la Savoie après l'annexion, directeur de l'Imprimerie nationale

de 1861 à 1870, conseiller d'État, commandeur de la Légion d'Honneur : le temps était loin où l'on se faisait condamner par la Cour d'Assises du Rhône pour des articles dans le *Précurseur* (25 mars 1833).

La correspondance avec George Sand a été abondante : il s'est retrouvé très peu de lettres de la romancière, mais un certain nombre de celles de Pététin.

Elle le surnomma Gengiskhan.

Il mourut à Lyon le 6 ou 8 novembre 1873.

PICTET (Adolphe). — 2071.

Cf. notice, t. III, p. 893.

PIOT (Eugène). — 2395, 2402.

Né à Paris en 1812, Eugène Piot avait été laissé sans aucune instruction à la campagne, jusqu'à l'âge de treize ans, par un père négligent. Pourvu de quelque fortune, il se joignit vers 1835 au groupe de l'impasse du Doyenné, fut lié avec Théophile Gautier, avec lequel il fit le voyage d'Espagne, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, etc...

Il dirigea le feuilleton du *Journal du Peuple*, fondé par Godefroy Cavaignac, et perdit beaucoup d'argent dans ce journal. Plus tard il fonda le *Cabinet de l'Amateur*, qui parut de 1842 à 1846. En 1848, on le trouve attaché au secrétariat de la Présidence du Conseil.

Ce fut un amateur éclairé, grand découvreur d'œuvres d'art. L'article que Baudelaire publia dans le *Figaro* du 24 avril 1864, sur la « Vente de la collection de M. E. Piot », montre quel connaisseur était ce collectionneur, en donnant une énumération rapide des objets mis en vente, et révèle en même temps, en termes voilés, mais suffisamment clairs, que si l'amateur se sépare de ses chères collections, c'est par suite de nécessités exigeantes et non par amour du lucre. (Cf. Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. de la Pléiade, p. 1198.)

Piot est mort à Paris le 17 janvier 1890.

Voir Edmond Bonnafé, *Eugène Piot*, Paris, Charavay, 1890.

PLANET (Gabriel Rigodin-Planet, dit). — 2310.

Cf. notice, t. I, p. 1013.

PLASSAN (J.-R.). — 2278.

Arbitre rapporteur dans le procès qui oppose George Sand

à Buloz et Bonnaire en 1841. Il avait son étude 5, passage Violet.

POMPERY (Édouard de). — 2439, 2532.

Cf. notice, t. IV, p. 919.

PONCY (Louis-Charles). — 2438, 2453, 2467, 2505.

Né à Toulon le 4 avril 1821, fils d'un maçon, maçon lui-même, Charles Poncy s'instruisit presque seul, et se fit connaître dès l'âge de 20 ans par un recueil de poésies qui ne manquait pas de qualités, *Marines*. George Sand s'enthousiasma pour cet authentique fils du peuple qui réalisait son idéal en se montrant victorieusement capable de soutenir la comparaison avec les poètes d'origine bourgeoise, sans renier et sans quitter sa condition d'ouvrier. Elle le sacra grand poète, et le prit en mains avec un zèle et un dévouement qui ne se démentirent jamais, et dont la correspondance, considérable, qui a été soigneusement conservée, nous apportera maintes preuves. Ne bornant pas sa sollicitude à des lettres et préfaces, elle s'intéressera toujours au foyer du petit maçon de Toulon, qu'elle aidera souvent de sa bourse.

Il posera, en 1848, sa candidature à l'Assemblée nationale, sans succès.

Il deviendra suppléant de juge de paix, secrétaire de la Chambre de commerce de Toulon. Il est mort le 30 janvier 1891 à Toulon. Les titres de ses œuvres principales sont, après *Marines*, *le Chantier*, *la Chanson de chaque métier*, *Bouquet de Marguerites*, *Contes et nouvelles*.

Voir : Dorrya Fahmy : *Charles Poncy, poète-maçon, 1821-1891* (Paris, P.U.F. 1935), ouvrage un peu superficiel.

POTTER (Louis de). — 2405, 2411.

Ce Louis de Potter, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, l'homme politique belge, est né à Anvers le 2 juillet 1813, de parents français.

Installé libraire-éditeur, 38 rue Saint-Jacques, il a publié plusieurs romans de Balzac.

De George Sand, il a édité *Horace* (1842), *Consuelo* (1842-1843), *la Comtesse de Rudolstadt* (1843-1845) et *Jeanne* (1845).

Nous ignorons la date de sa mort.

POURADIER-DUTEIL (Marguerite-Agasta Molliet, Mme Alexis). — 2046.

Cf. notice, t. IV, p. 920.

RACHEL (Élisa-Rachel Félix, dite). — 2056.

Rachel est trop connue pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer ici une longue notice.

Disons seulement qu'elle est née à Munf (Suisse) le 28 février 1821, d'une famille de petits marchands forains; qu'elle révolutionna Paris par ses interprétations du théâtre classique à partir de 1838 (elle avait fait ses débuts le 12 juin à la Comédie-française dans le rôle de Camille, d'*Horace*). Malgré un visage ingrat, une voix dure et voilée, elle envoûtait les salles par l'intelligence et l'énergie de son jeu, l'autorité qui émanait d'elle, un regard ardent, et une science innée des attitudes. L'histoire de ses démêlés avec la Comédie-Française, de ses caprices, de ses tournées aussi éreintantes que fructueuses, de ses amours a été faite maintes fois, avec plus ou moins de vérité et de bonheur.

Elle a joué dans *Le roi attend*, pièce de circonstance de George Sand (9 avril 1848) et celle-ci avait pensé à elle pour le premier rôle de *Gabriel*, qui ne sera pas représenté.

Elle est morte trop jeune, phthisique, le 3 janvier 1858, au Cannet près de Cannes (Var).

RÉMUSAT (Charles-François-Marie, comte de). — 2067^D.

Né à Paris le 14 mars 1797, fils d'un chambellan de l'Empereur, qui fut successivement surintendant des théâtres, préfet de la Haute-Garonne, puis du Nord, Charles de Rémusat, avocat, écrivain, collaborateur du *Globe*, de la *Revue encyclopédique*, eut une jeunesse libérale. En octobre 1830, il est élu député de Toulouse, mais se range dans le parti des doctrinaires.

Il sera sous-secrétaire d'état à l'Intérieur dans le ministère Molé (1836-1837), ministre de l'Intérieur dans le ministère Thiers qui ne durera que de mars à octobre 1840 : aux Affaires étrangères de 1871 à 1873.

Il a laissé des ouvrages de philosophie, notamment de philosophie religieuse, et l'on a publié récemment ses souvenirs : *Mémoires de ma vie* (Paris, Plon, 1958-1960, 3 vol. in-8°), où l'on trouve quelques notes sur George Sand.

Il est mort à Paris le 4 juin 1875.

RICHARD (Jean-David). — 2250, 2317, 2507.

Cf. notice, t. III, p. 895.

ROCHEMUR (Adélaïde-Joséphine-Lucie-Moïna Le Lièvre de La Grange, comtesse Jean-Louis Carra de). — 2156.

Sœur du marquis Édouard Le Lièvre de la Grange, Moïna, née à Paris le 23 fructidor an VIII (10 septembre 1800), avait d'abord été mariée au duc de Caylus, beaucoup plus âgé qu'elle (1764-1827). Veuve, elle épousa le 22 mai 1829 Jean-Louis Carra de Rochemur.

George Sand, qui parle d'elle dans *Hist. Vie* (t. VII, p. 115, et t. X, p. 145), avait fait sa connaissance lorsqu'elle habitait 19, quai Malaquais : Mme de Rochemur occupait le logement du rez-de-chaussée. Elle pourrait avoir servi de modèle au personnage d'Alice dans *Isidora*.

Elle est morte, jeune encore, le 13 mars 1844.

ROCHET (Jean-Georges). — 2098, 2515.

Cf. notice, t. III, p. 896.

ROGIER (Firmin-François-Marie). — 2246.

Né à Cambrai, le 1^{er} avril 1791, Firmin Rogier, frère de Charles Rogier, homme d'état belge, a été élève de l'École normale française en 1810, professeur à Liège, à Falaise. Il prit une part active, avec son frère Charles, à la révolution de 1830, qui amena la séparation de la Belgique et de la Hollande. Secrétaire puis conseiller de légation à l'ambassade de Belgique à Paris de 1830 à 1848, ministre plénipotentiaire en 1848 auprès du gouvernement de la République française, accrédité en décembre 1852 en la même qualité auprès de l'empereur Napoléon III jusqu'en 1864.

Il eut un rôle important en 1861 lors de l'établissement du traité de commerce et de la convention littéraire entre la Belgique et la France.

Il est mort à Bruxelles le 1^{er} novembre 1875.

ROLLINAT (François). — 2215^{bisD}, 2332^{bisD}, 2399^D, 2404^D, 2449^D, 2472^D, 2480^D.

Cf. notice, t. II, p. 934.

ROURE (Antoine-Scipion du). — 2386.

Cf. notice, t. III, p. 897.

ROUSSEAU (Théodore). — 2065.

Théodore Rousseau, qu'on verra jouer un rôle dans la vie de George Sand en 1847, est né à Paris le 15 avril 1812. Fils d'un tailleur d'habits, il fut très tôt attiré par la peinture, et commença à exposer au Salon de 1831.

A partir du moment où son talent s'affirme, il devient victime de l'ostracisme de certains peintres, et pendant de longues années, ses tableaux sont refusés au Salon. Que Théophile Gautier et d'autres critiques le tiennent pour « l'un de nos premiers paysagistes » importe peu au jury, qui fait barrage. George Sand, à qui il a été présenté par Delacroix, l'admire et lui fait obtenir en 1840 une commande officielle.

Au moment du mariage de Solange avec Clésinger, il est sur le point d'épouser Augustine Brault, cousine de George Sand, à la grande satisfaction de celle-ci, qui estime beaucoup le peintre. Mais des lettres anonymes, contenant de sales calomnies (et qui émanent du couple Clésinger) font manquer le mariage, ce qui causera un violent chagrin à Rousseau et désolera George Sand. Il ne se mariera jamais.

La célébrité lui vient, il se remet à exposer au Salon de 1849, mais il a de la peine à vendre sa peinture, et presque toute sa vie il sera gêné. Il est mort à Barbizon le 22 décembre 1867. Une exposition rétrospective qui a eu lieu au Louvre du 29 novembre 1967 au 12 février 1968 a confirmé quel grand peintre fut ce quasi-oublié; espérons que cet impressionniste avant la lettre obtiendra un jour la place qu'il mérite. Le catalogue de l'exposition était précédé d'une remarquable biographie du peintre due à Mme Marie-Thérèse de Forges, et qui est ce qu'il y a de plus complet et de plus exact sur Théodore Rousseau.

Voir aussi : l'article nécrologique de Théophile Gautier, dans le *Moniteur* du 4 janvier 1868; Alfred Sensier, *Souvenirs sur Théodore Rousseau*, Paris, 1872; M. Boudot-Lamotte, *Théodore Rousseau, essai de biographie critique*, dans la *Revue palladienne* (N^{os} 5, 6, 11, 16, 19-20, de 1948 à 1952).

ROZIÈRES (Marie-Élizabeth-Epicharis de). — 2030, 2129, 2137^{bis}, 2138, 2160^{bis}, 2163, 2187^{bis}, 2201, 2208, 2214, 2259^D, 2267, 2282, 2285, 2294, 2303, 2327^{bis}, 2350, 2379, 2396, 2431^{bis},

2452, 2454, 2455, 2465, 2468^D, 2482, 2486, 2487, 2498, 2510, 2512, 2516.

Il ne semble pas que l'on se soit jamais beaucoup préoccupé d'identifier cette élève de Chopin, dont il est abondamment question dans tous les livres consacrés au musicien et à George Sand. Nous n'avons pas encore retrouvé son acte de naissance, mais son acte de décès (le 16 août 1865, sur le 9^e arrondissement), indique qu'elle a 60 ans, et est née à Paris, fille de Louis-Clément, comte de Rosières, et de Justine-Marie-Antoinette Baby-Dumoreau. (L'orthographe de cet acte est Rosières, et dans le registre de la Trinité on lit : Rosière, mais nous maintenons cependant Rozières, en attendant de plus sûrs renseignements : George Sand a toujours écrit avec z, Chopin aussi, l'exécuteur testamentaire également. Les membres de la famille subsistante gardent le z, ce qui est encore plus probant).

Marie de Rozières a été présentée à George Sand par Chopin vers 1840, comme maîtresse de piano de Solange (ce dont Chopin se repentira vivement un jour). Elle a échangé avec George Sand de très nombreuses lettres, qui heureusement nous ont été conservées et font moins regretter la disparition des lettres à Chopin.

Elle fut (à la grande indignation du musicien) la maîtresse d'un des amis d'enfance de Chopin, Anton Wodzinski, sensiblement plus jeune qu'elle (il était né vers 1813). Mais celui-ci regagna un jour la Pologne, rappelé par sa famille et peut-être pas fâché de s'éloigner. La pauvre Marie paraît en avoir beaucoup souffert. Les jugements de Chopin sur elle ne témoignent pas d'une grande indulgence, on sent l'irritation qu'elle lui cause, à travers les lettres de George Sand, irritation qui dans les siennes propres s'exprime souvent avec quelque brutalité.

En 1847, lors de la rupture de George Sand et Chopin, Marie de Rozières prendra le parti des Clésinger. Les relations cesseront alors. Les lettres de Marie ont-elles été détruites par G. S.? Nous n'en avons retrouvé qu'une seule.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 2061, 2144, 2165, 2199, 2387, 2388.

Cf. notice, t. II, p. 935.

SCIPION du ROURE. — Voir : ROURE (Scipion du).

SEYNES (Louis-Anne-Théodore Saussine de). — 2375.

Cf. notice, t. III, p. 898.

SOUVERAIN (Jean-Denis, dit Hippolyte). — 2221, 2275, 2363, 2389^D.

Né à Dijon, le 1^{er} octobre 1803, fils d'un menuisier, menuisier lui-même jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Hippolyte Souverain entre en 1820 chez un libraire de Dijon, puis vient à Paris. Après un stage chez Roret, l'éditeur des Manuels, il voyage pour un autre libraire, Amable Coste, puis s'associe avec Laurent-Antoine Pagnerre, en 1830, et enfin s'installe à son compte, 5 rue des Beaux-Arts.

Il a édité beaucoup des romans de Balzac, de Frédéric Soulié, de Paul de Kock, etc, etc...

George Sand a publié chez lui *Un hiver à Majorque* (1842), *Melchior*, *Moumy-Robin*, *J.-J. Rousseau* (sous le titre général *Le Foyer de l'Opéra*, t. VII, 1842) *Isidora* (1846), *Le Péché de Monsieur Antoine* (1847).

Il est mort à Nice le 21 janvier 1880.

Voir : Henry Lauzac, *Galerie historique et critique*, 6^e vol., 1870.

TASTU (Amable-Sabine-Casimire Voïart, Mme Joseph). — 2184, 2189.

Née à Metz, le 31 août 1798, elle était fille de Jacques-Philippe Voïart, administrateur général des vivres, et de Jeanne-Amable Bouchotte, sœur de l'ancien ministre de la Guerre (et non, comme on l'a écrit, d'Élise Voïart, née Petit-Pain connue aussi comme femme de lettres, qui fut la seconde femme de son père, d'où la confusion). En 1816, elle épousa Joseph Tastu, imprimeur à Perpignan, sa ville natale.

Ayant remporté plusieurs fois des prix aux Jeux Floraux de Toulouse, elle publia un recueil dont le succès fut grand, *Poésies* (1826), puis les *Chroniques de France* (1829), *Poésies nouvelles* (1835). Collaborant à tous les keepsakes et recueils de l'époque, elle a joui pendant longtemps d'une grande réputation, qui peut paraître excessive.

De nombreux livres d'éducation sont sortis de sa plume, et aussi des travaux de librairie, surtout lorsque son mari, qui s'était établi à Paris en 1820, eut été ruiné par la révolution de 1830. (Il obtint un emploi assez modeste à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il deviendra plus tard conservateur). Mme Tastu, qui avait perdu son mari en 1849, est morte, bien oubliée, le 10 janvier 1885 à Palaiseau.

TOURANGIN (Alberte-Élixa). — 2304^{bis}, 2316^D, 2326, 2344, 2345, 2358, 2367, 2471, 2484, 2488, 2504, 2524, 2525, 2530, 2541, 2542.

Cf. notice, t. III, p. 899.

TRISTAN (Flora-Célestine-Thérèse-Henriette Tristan-Moscoso, dite Flora). — 2252.

Fille de Mariano de Tristan Moscoso, péruvien, et de Thérèse Laisney (non mariés), Flora Tristan, née à Paris le 17 germinal an 9 (7 avril 1803), eut une vie pleine d'aventures et de drames. A dix-huit ans, elle épouse un graveur lithographe, André-François Chazal, dont elle a une fille, Aline (qui sera la mère de Paul Gauguin). Elle doit se séparer de son mari trois ans après, se rend au Pérou pour essayer d'y recueillir l'héritage de son père; elle revient sans argent, mais rapporte *Pérégrinations d'une paria*, qu'elle publie en 1838.

Son mari la blesse d'un coup de pistolet, dans un accès de jalousie; il est condamné à vingt ans de travaux forcés. Acquisites aux idées saint-simoniennes, elle se consacre à un véritable apostolat, parcourt la France pour prêcher l'union des corporations de travailleurs. Son livre *Union ouvrière* (1843) sorte de credo socialiste pratique, engageait les ouvriers à s'associer pour créer des écoles pour leurs enfants, des asiles pour leurs vieillards.

Elle avait publié précédemment *Méphis ou le Prolétaire* (1838), *Promenades dans Londres* (1840).

Dans son dernier voyage, au cours duquel elle visita Lyon, Avignon, Bordeaux, les fatigues excessives eurent raison d'elle et elle mourut à Bordeaux le 14 octobre 1844.

George Sand avait dans sa bibliothèque *Pérégrinations d'une paria*, avec envoi autographe de l'auteur (N^o 888 du catalogue, où l'on est étonné de ne pas trouver *Union ouvrière*, alors que George Sand est au nombre des 123 souscripteurs qui permirent l'impression du volume).

Voir : Jules L. Puech, *la Vie et l'œuvre de Flora Tristan, 1803-1844* (Paris, Marcel Rivière, 1925).

VIARDOT (Louis-Claude). — 2040, 2048, 2149, 2158, 2312, 2315, 2321, 2331, 2335, 2360, 2383, 2394, 2422, 2473, 2543.

Cf. notice, t. IV, p. 925.

VIARDOT (Pauline). — 2140, 2141, 2169, 2177, 2179, 2213, 2251, 2265, 2272, 2280, 2296, 2318, 2324, 2332, 2359, 2377, 2378, 2406, 2407, 2409, 2434, 2440, 2457, 2470, 2473, 2508, 2511, 2531.

Cf. notice (de Garcia Pauline), t. IV, p. 904.

VINÇARD aîné (Louis-Edme-Jean-Baptiste, dit). — 2244.

Cf. notice, t. IV, p. 926.